

**Préface de Thomas A. Szlezák
(Université de Tübingen)**

à l'ouvrage de Jean-Luc Périllié :
*Mystères socratiques et Traditions orales de l'eudémonisme
dans les Dialogues de Platon*
Academia Verlag, Sankt Augustin, 2014, 520 pages.

Le travail de Jean-Luc Périllié sur les « Mystères socratiques » est un des livres les plus étonnants publiés depuis 50 ans dans le champ de la philosophie ancienne. Il est susceptible de provoquer une révolution dans le domaine très étudié des études socratiques.

Encore que provoquer une révolution semble éloigné des intentions de l'auteur et peu compatible avec son style sans prétention, modeste et sobre. Sa question principale — qui était le Socrate historique? — n'est certainement pas révolutionnaire, pas plus que ne le sont ses méthodes ou son choix des sources. Il se contente de présenter des interprétations philologiques fiables, rigoureuses, des passages célèbres concernant Socrate chez Aristophane, Platon, Xénophon, Eschine et Aristote. Comment alors est-il possible que les résultats d'un travail qui essaie de répondre à une vieille question avec des méthodes conventionnelles, s'imposent comme révolutionnaires ? La réponse est assez simple : Périllié a réussi à se libérer, plus radicalement que personne avant lui, des préjugés séculaires qui ont dominé les études socratiques des temps modernes. De plus, il a eu le courage de tirer des conclusions que beaucoup d'autres interprètes auraient pu ou auraient dû tirer en vertu de leurs propres observations, mais qu'ils ont manqué de faire par peur de se détacher de la sacro-sainte figure de Socrate le rationaliste, fondateur de la philosophie rationaliste européenne, c'est-à-dire fondamentalement non-religieux.

La « question socratique » a souvent été déclarée insoluble. Périllié estime qu'elle peut être résolue avec une certitude historique suffisante. Ce qui est exigé par-dessus tout en la matière, c'est une lecture impartiale de nos sources. Commune aux quatre portraits dessinés par ceux qui connaissaient Socrate personnellement, c'est-à-dire les auteurs susmentionnés, à l'exception d'Aristote, est l'image de Socrate comme figure religieuse. Du fait que la philosophie soit perçue généralement comme le pur produit de l'émancipation de la pensée rationnelle à l'égard de la domination de la pensée religieuse irrationnelle (en l'occurrence chrétienne), admettre que le premier homme ayant pratiqué la philosophie d'une manière semblable à la nôtre était une figure très religieuse, constitue, pour la majorité des savants des temps actuels, un défi sans précédent, en apparence paradoxal. Or ce qui importe n'est pas tant notre perception idéalisée des débuts de la philosophie, que le témoignage des sources.

Périllié part de l'observation sans aucun doute correcte selon laquelle Socrate n'apparaît jamais, - même dans les premiers dialogues aporétiques de Platon, - comme un pur sceptique. Il ne remet en cause ni l'existence, ni l'importance de la réalité du divin. Quand il invoque son manque de connaissance personnelle, il prétend fréquemment « avoir entendu » (*akèkoa, èkousa*) certaines vérités provenant d'autres sources (par exemple *Mén.* 81 a, *Gorg.* 493 a). Périllié prend comme base de son interprétation une étude attentive de tous les passages dans lesquels se présentent des récits concernant des traditions religieuses orales, connues et approuvées par Socrate. Ces textes significatifs se présentent dans des dialogues de dimension, d'orientation et de caractère très différents, tels que le *Ménon*, le *Gorgias*, le *Charmide*, le *Phédon*, le *Banquet*, les *Lois*, le *Cratyle* et l'*Euthydème*. À ma connaissance, personne auparavant n'avait réuni dans un même dossier l'intégralité de ces passages, et personne non plus n'avait sérieusement posé la question de leur valeur de vérité historique.

La procédure habituelle concernant ces passages est de les isoler et, indépendamment de leurs contextes respectifs, ou bien de les admettre comme philosophiquement non pertinents, ou bien de les neutraliser en considérant qu'ils doivent être interprétés avec une nuance « ironique ». Du coup, aucun interprète ne les a pris au sérieux, comme susceptibles de véhiculer des renseignements sur le Socrate historique. Périllié refuse de se plier à ce préjugé interprétatif. Pris ensemble, ces passages révèlent en effet une cohésion étonnante. Les considérations religieuses que Socrate prétend avoir reçues de prêtres sages et des prêtresses, s'avèrent être des croyances relatives à des mystères de type orphico-pythagoricien. La doctrine de l'immortalité de l'âme et de l'*eudaimonia* accessible par initiation dans les mystères — doctrine contenue notamment dans le *Palaïos Logos* citée plusieurs fois par Platon (*Phédon*, 70 c, *Epist.* 7, 335a, *Lois*, 715 e) — constituerait même, d'après Périllié, le fondement religieux et philosophique des activités élenctiques et dialectiques du Socrate historique.

Si nous essayons de suivre, seulement par hypothèse, l'approche de Périllié, nous devons admettre, sans doute avec surprise, qu'il n'y a aucun argument rationnel en faveur du discrédit dans lequel sont tenues les affirmations de Socrate relatives à ces diverses traditions orales, eu égard à leur dimension historique. Maintenir un tel discrédit constitue donc une décision sans fondement des études modernes. Car en effet, pourquoi Platon aurait-il pris la peine de rédiger tous ces récits?

Périllié a réussi à montrer, au moyen d'une lecture très détaillée et pénétrante, appelée par lui « lecture phénoménologique », la crédibilité intrinsèque de ces importants passages. Un cas très clair est le grand discours d'Alcibiade dans le *Banquet*, où Socrate est représenté comme le

chef d'un cercle mystérique — cercle d'individus rassemblés par une doctrine oralement transmise de l'eudémonisme, et réunis par une telle fascination pour leur chef, qu'ils peuvent dire d'eux-mêmes : *ekpeplègmenoi esmen kai katechometha* (« nous sommes foudroyés et possédés ») (*Banquet*. 215 d5-6), que leurs cœurs « se mettent à bondir dans leur poitrine et les larmes coulent en ruisselant sur leur visage » (215 e2). À la fois Alcibiade, dans le *Banquet*, et Eschine, dans Plutarque, sont les témoins du charisme exceptionnellement puissant de Socrate, lequel ne peut être expliqué ni par sa rhétorique ni par ses compétences élocutives. L'impact exercé par Socrate résulte plutôt du fait qu'il a offert à son cercle ésotérique « une toute nouvelle religion de type philosophique ». Pas davantage la nature « semblable au Silène » de Socrate, selon Périllié, ni les mystères d'Éros, ni la transposition de l'initiation éleusinienne en une initiation philosophique, ne peuvent être une pure invention de Platon. Tout cela doit être référé au « vrai Socrate ».

Cela va plus loin : même la remarque étrange de Socrate dans le *Théétète*, 149a, selon laquelle sa *maieutikè technè* serait restée inconnue du public jusqu'à ce jour (c'est-à-dire jusqu'à peu avant son procès), doit être prise comme information historique sérieuse. Bien que cela paraisse, à première vue, en contradiction avec *Apologie*, 33b, où Socrate déclare qu'il dit toujours les mêmes choses à tout le monde, cela se voit complètement confirmé par les *Nuées* d'Aristophane, v. 135 sq., où nous voyons déjà apparaître la terminologie de l'art maïeutique, avec, en plus, la consigne de maintenir le secret, puisqu'il est *ou themis* (« non permis ») de divulguer les *mysteria*. En effet, même Platon n'aurait pas divulgué le secret de la *maieutikè technè* dans ses premiers dialogues — il ne l'a mentionnée qu'une première et unique fois, seulement 30 années après la mort de Socrate. Le portrait de Socrate décrit, selon Aristophane, comme le chef d'une *hetairia* (confrérie) ésotérique sans aucun doute correspondait, selon Périllié, à la réalité historique. Les mots d'Aristophane au sujet de « l'avortement d'une pensée » (*phrontid' exèmblokas*) s'imposent comme formant un des textes les plus importants de l'histoire de la philosophie, concernant la période qui va du V^e au IV^e siècle.

Les interprétations de Périllié présentent à tout moment une grande exactitude philologique et une connaissance admirable des commentaires anciens et récents sur Socrate et Platon. En bref, ce livre opère à un niveau intellectuel exceptionnellement élevé. Précisément, à cause de cette possibilité de révolutionner notre image de Socrate, il est possible que les thèses de Périllié rencontrent une opposition forte et passionnée. Après tout, l'image conventionnelle de Socrate, citoyen, rationnel, modeste, respectueux des lois et démocrate, est beaucoup plus facile à digérer. Néanmoins, la raison pour laquelle les Athéniens ont été amenés à mettre à mort un

citoyen de ce genre, est toujours restée une énigme. Tel n'est plus le cas avec le Socrate ésotérique de Périllié : il était, dès le départ, un excellent candidat pour la peine capitale.

Même pour ceux qui ont tendance à rejeter les choix herméneutiques de base de Périllié, consistant à prendre comme témoignages historiques ce que disent Aristophane et le portrait platonicien d'Alcibiade, sur la question du statut de Socrate en tant que chef d'une *hetairia* ésotérique, au moins trois aperçus importants émergeront de son livre :

- Socrate était autant une figure religieuse qu'il était un maître de la méthode dialectique et de l'argumentation conceptuelle. La croyance en l'immortalité de l'âme était pour lui aussi incontestable qu'elle l'était pour Platon.
- Socrate et Platon étaient loin de reprendre la tradition orale seulement dans le but de la réfuter et de la renverser — tous deux ont plutôt eu tendance à conserver les traditions orales de la religion grecque.
- En aucun cas Socrate ne représente, dans la philosophie grecque, la force intellectuelle majeure venue s'opposer à la tradition plus ancienne des mystères eudémonistes.

Ces trois points viennent corriger les interprétations influentes de Gregory Vlastos, Monique Dixsaut et Friedrich Nietzsche en particulier. Si Périllié n'avait apporté rien de plus qu'une correction de ces visions courantes, son ouvrage constituerait déjà une contribution exceptionnellement précieuse, relativement à notre connaissance de Socrate et de Platon. Mais le lecteur reconnaîtra facilement que l'importance de cette étude va bien au-delà de ces remarques. Les interprétations de Périllié, à la fois patientes et intenses des textes que nous croyions connaître, nous contraignent à les lire avec un nouveau regard, et à soumettre à une épreuve radicale la validité de nos choix herméneutiques.

Tübingen, Le 16 Mai 2014
Thomas Alexander Szlezák
(trad. de l'anglais par Guillaume van der Ploeg)
Publication avec l'autorisation de l'éditeur